

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LA POCHETTADE.

CHANT PREMIER.

(Suite et fin du Chant Premier.)

« Sitôt que le navire, au pied du promontoire,
 « Où Moncalm remporta la couronne de gloire,
 « Eut arrêté sa course et dépoillé ses mâts,
 « Il mit en liberté ce héros des combats.
 « Oh ! jamais, non jamais, la hideuse détresse
 « N'avait sévi plus fort, d'une main vengeresse,
 « Sur aucun descendant du grand fils de Japet.
 « Son corps d'êtres peuplé, de la nuque au jarret,
 « N'avait pour se couvrir que des lambeaux de bure ;
 « Son regard effaré, sa hideuse figure
 « Accusaient de la faim le travail meurrier.
 « Mais un prêtre du Christ l'admit à son foyer,
 « Couvrit sa nudité, prit soin de son enfance,
 « Et lui donna gratis les clefs de la science.
 « Cependant le grand John poursuit avec fureur
 « Les frères de celui qui fut son bienfaiteur.
 « Il a juré leur perte et jamais son courage
 « Ne lui fera défaut pour assouvir sa rage !
 « Tel le roi des enfers médite à chaque instant
 « Les plus affreux complots contre le Dieu vivant.
 « Le créateur des cieux, d'une main libérale,
 « Avait orné son front d'une gloire fatale ;
 « Ainsi ce bienfaiteur, ce prêtre généreux
 « Cachait un noir poison sous ces dehors pieux :
 « Son bûin lentement grava dans sa belle âme
 « Des superstitions le répertoire infâme,
 « Le rendit malheureux, le reste de ses jours,
 « Par des terreurs sans fin qui l'accablent toujours.
 « Mieux eut valu cent fois que ce prêtre hypocrite
 « Eut réservé pour lui ses vœux, son eau bénite !
 « Mieux eut valu cent fois que John eut vu la mer
 « L'envelopper vivant dans son linceul amer !
 « Il a donc pu vraiment payer d'ingratitude
 « Celui qui pour ses jours n'eut que sollicitude.
 « — Très bien ! dit Robespierre ; illustre citoyen,
 « Tu raisones enco: bien mieux qu'un vrai païen !
 « Car si l'antiquité se rit des évangiles,
 « Des foudres du vicillard et de tous ses conciles,
 « Il n'en est pas moins vrai que de folles terreurs
 « Agitaient les esprits des plus graves docteurs.
 « Mais je vois que déjà nous entrons dans la rade ;
 « Déjà de mes sujets la rouge pléiade
 « Prépare dans le port ses acclamations.
 « Hâte-toi de honorer tes autres compagnons.
 « — Voyez, dit le beau Louis ; c'est notre Polyphème,
 « Il détesta toujours le jeûne et le carême.
 « De chair ensanglantée Honoré se nourrit
 « Et du jus de la vigne engraisse son esprit.
 « — Jean-Baptiste est savant dans la jurisprudence ;
 « Et deux ans au collège, il a fait pénitence !...
 « En cet instant les flots ont retenti soudain :

L'ancre a plongé dans l'onde et fait gémir son sein.
 On était dans une anse, à l'abri des tempêtes ;
 Des arbres dans la nue allaient cacher leurs têtes ;
 Une fraîche verdure étalait ses trésors,
 Invitant les héros à fréquenter ces bords.
 Au fond, dans le lointain, un temple gigantesque,
 Orné de bas-reliefs, de plus d'une arabesque,
 Partait jusques aux cieux son aiguille d'argent,
 Tout démocrate y sait se montrer diligent
 A rendre un culte pie à la grande déesse,
 Secours de la débauche et de la folle ivresse.
 Elle préside aux jeux de la belle saison.
 Protégeant le délire, on la nomme Raison.

CHANSON.

Sur l'air du Corbeau :

I.

Bonjour, maître Bourru ; comment nous portons nous
 — Sandis, Observateur, ça n'va pas mal, et vous ?
 Et les mille abonnés ? sont-ils tous bien contents ?
 On dit que la chaleur ne vous va pas c'printemps,
 A l'air du tra la la la (bis.)
 A l'air du tra deri déra, tra la la.

II.

— Pardonnez, cher ami, ce n'est pas c'la du tout ;
 C'est un gros rhumatism' qui me fait mal partout :
 Toujours déguenillé, l'été comme l'hiver,
 Manger fiel et poison, ce n'est pas bon, mon cher.
 A l'air du tra la la la &c.

III.

Mes maîtres sont tyrans, on ne peut l'être plus :
 J'ai les membres broyés et je suis tout perclus.
 Ils m'ont couvert de boue à tort et sans bon sens ;
 Je ne trouve pas ça dans les dix command'ments.
 Sur l'air du tra la la la &c.

IV.

— On dit que vous allez au séjour de Pluton ?
 — Hélas ! oui, je me meurs par trop d' inanition !
 Je suis tout basané comme les fils d'Ismaël,
 Et suis plus maigre encor que maître Evanturel !
 Sur l'air du tra la la la &c.

V.

Adieu, mon cher Bourru, prends pitié de mon sort ;
 Louis-Michel est sucré dans les log's de Beauport !
 P'tit Pierre est un malin qui fait de mauvais tours ;
 C'est ainsi qu'un teigneux vous décoiffe toujours !
 Sur l'air du tra la la la &c.

LITTÉRATURE.

LE VALET DE PIED DE LA REINE.

Appuyée sur le bras de son mari, qui semblait prendre un plaisir extrême à la gâté enfantine de sa compagne, une jeune femme parcourait les plus pauvres rues de Versailles, dans la matinée du premier janvier 1780. Sept heures venaient de sonner; le jour seulement commençait à paraître, et cependant les deux promeneurs avaient depuis long-temps commencé leur excursion. Au sortir du cercle tenu la veille dans les petits appartemens du château, ils s'étaient mis en route sans autre suite qu'un valet de pied chargé d'un grand panier. Le poids d'abord excessif du panier avait peu à peu perdu de sa lourdeur; cette diminution du fardeau confié au domestique, provenait de fréquentes visites que faisaient les deux promeneurs nocturnes aux maisons de pauvre apparence qui se trouvaient sur leur passage. Le panier contenait des gâteaux, des bougies et des jouets que la jeune femme déposait sur la table des humbles logis, à la grande joie des petits enfans. Tandis que la mystérieuse fée jouissait de la joie causée par les belles étrennes, le mari glissait dans la main des mères, un rouleau de pièces d'argent; puis tous les deux disparaissaient suivis des bénédictions des pauvres gens à qui leur visite valait tant de bonheur et tant de joie.

Ils touchaient au terme de leur excursion bienfaisante; le panier de la jeune femme était vide, et il ne restait plus d'or dans les poches du mari.

— Maintenant, Marie, dit-il, nous pouvons aller dormir!

— Pas encore, répliqua-t-elle car voici là-bas un pauvre malheureux qui, par le froid qu'il fait, dort sans autre lit qu'un banc de pierre.

Il faut qu'il ait aussi sa part des fêtes du nouvel an.

— Ma bourse est vide, répondit le mari en souriant.

— François a sans doute de l'argent, il nous en prêtera.

Le valet de pied s'empressa de donner sa bourse, la jeune femme la mit toute entière dans la main du pauvre diable, et elle se disposait à s'en aller, lorsque le dormeur s'éveilla. Il vit la bourse, il aperçut sa bienfaitrice et des larmes emplirent ses yeux.

— Vous venez de me sauver la vie! madame, s'écria-t-il; merci, car cette vie est nécessaire à une pauvre femme et à un enfant.

La jeune femme, qui se dérobaît à la reconnaissance du malheureux, revint sur ses pas aux dernières paroles qu'il prononça.

— Une femme! des enfans! répéta-t-elle avec compassion.

— Hélas oui, madame; le petit commerce de mercerie que j'avais, rue des Cinq-Diamants, me servait à élever ma famille. Mais des personnes sont survenues; la maladie m'a frappé, et hier les huissiers m'ont chas-

sé de ma boutique. J'ai entrepris le voyage de Versailles dans l'espoir d'y trouver une petite place de commis chez un de mes parens..... Il n'a pas voulu même m'écouter. Il m'a chassé, et je n'ai point osé retourner près de ma famille, qui m'attend avec angoisse.

La jeune femme essuya une larme; son mari partageait cette émotion.

— Eh! bien, dit-elle, rassurez-vous, mon ami! Retournez à Paris, rassurez votre femme et vos enfans. Ils sont maintenant à l'abri de la misère. N'y a-t-il point quelque place vacante au château? demanda-t-elle, en se tournant vers le domestique qui la suivait.

— Non, madame.

— Eh bien! nous créerons une nouvelle place de valet de pied. Cet emploi vous conviendrait-il, mon ami?

— Je bénirais nuit et jour la main qui me le donnerait!

— Eh bien! il est à vous; n'est-ce pas Louis? répliqua-t-elle, en demandant l'assentiment de son mari. Retournez à Paris et revenez demain avec votre famille prendre possession de votre emploi. Adieu.

— A qui dois-je ce bienfait? s'écria le pauvre homme. Oh! ne me cachez pas votre nom!

— A sa majesté la reine! dit le valet de pied à voix basse.

Le lendemain, l'ancien mercier arriva au château avec sa famille. Le surintendant avait reçu des ordres; il donna à cet homme, qui se nommait Virlet, un joli petit appartement pour habitation. La reine avait voulu, en outre, que sa femme et ses deux filles fussent employées à la lingerie. De cette façon, la famille des Virlet passa tout-à-coup de la plus profonde misère à une heureuse aisance. On n'eut qu'à se louer des deux femmes; elles se montraient laborieuses et reconnaissantes, mais il n'en était pas de même de l'ex-mercier. Il manquait souvent à l'exactitude de son service, quelque peu que l'on exigeât de lui; il s'exposa à de justes et sévères réprimandes, et deux fois même on voulut le chasser. Comme ce châtiment eût frappé sa femme et ses filles plus que lui, la reine, à laquelle celles-ci recoururent, insista pour qu'on n'en vînt pas à ce moyen extrême: et Virlet arriva donc à ne faire au château que ce qui lui plaisait.

Neuf années s'écoulèrent, amenant avec elles de bien fatals changemens dans la destinée de Marie-Antoinette. Elle n'allait plus, durant la nuit du nouvel an, porter des bienfaits et recevoir des bénédictions. Car elle n'osait plus sortir du château. A chaque instant, de sinistres avis apportaient l'épouvante parmi le petit nombre de personnes dévouées au roi et qui se trouvaient encore près de lui. Mme Swentburne avait prévenu, le 27 octobre, Mme la maréchale de Beauvenu que la populace, le lundi suivant, irait chercher le roi pour le ramener à Paris; la terrible nouvelle était confirmée de toutes parts. Le roi ne voulut

point croire néanmoins à tant d'audace, et partit pour chasser. A peine commençait-il à courir le cerf, qu'il lui fallut revenir promptement à Versailles. Les insurgés occupaient la place d'armes et attaquaient le château. Je ne veux pas vous répéter ici les détails de cette trop fameuse journée où les assassins demandaient la tête de la reine, en foulant aux pieds les cadavres des gardes-du-corps égorgés!

Au plus fort de l'effervescence, du pillage et du massacre, le valet de pied Virlet, qui portait encore une partie de la livrée royale, fut aperçu par la populace. On l'entoura, on l'interrogea, on lui fit crier: à bas le tyran! Il cria et répéta tout ce que l'on voulut.

— N'importe, dit un de ces misérables qui le tenaient, tu as beau faire et beau dire, je ne crois pas un mot de tes paroles; tu n'es qu'un faux patriote!

Et il brandissait le sabre qu'il tenait à la main.

Virlet pâlit. Le lâche eut peur.

— Je ne suis pas un bon patriote? dit-il, je ne hais pas le tyran?

— Non! puisque tu portes sa livrée.

— A bas le faux patriote! hurla le groupe.

Alors le misérable, comme Judas, eut la pensée de se racheter en vendant son maître.

— Vous ne croyez pas en moi? Hé bien! je vais vous donner des preuves de votre erreur. Suivez-moi.

Il fit un détour, arriva près d'une petite porte dérobée qui donnait sur la partie la plus reculée des communs du château, l'ouvrit et introduisit les brigands qui l'accompagnaient en silence. Ils pénétrèrent ainsi de cour en cour, de corridor en corridor, de chambre en chambre jusqu'à l'entrée d'une alcôve.

— Une hache! murmura Virlet à voix basse. Vous trouverez là la femme du tyran.

Aussitôt la porte fut brisée; des cris de femme se firent entendre et les assassins se précipitèrent dans la chambre à coucher de la reine. Virlet, armé d'une pique, frappa dans le lit, avant de s'apercevoir que Marie-Antoinette s'était échappée.

— Elle n'est plus là! s'écria-t-il avec rage je saurai bien l'atteindre.

Et il se disposait à briser une autre porte, quand il se trouva face à face avec sa fille. Celle-ci barra, de ses deux bras étendus, le passage ouvert. Virlet hésita et recula.

— Jeanne, va-t-en! dit-il, va-t-en!

— Mon père vous n'irez à la reine qu'en passant sur mon cadavre! répliqua l'héroïque enfant.

— Virlet voulut repousser sa fille, un de ses compagnons vint à son aide; il frappa Jeanne d'un coup de sabre. Elle tomba, et la foule entraîna dans son tourbillon Virlet qui foula aux pieds, comme les autres, le cadavre de sa jeune fille expirante.

(La fin au prochain numéro.)

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

Nous dirons quelques mots à M. Michel Patry, dans notre prochain numéro.

BRAVO !

Tous les jours on entend dire qu'il n'y a plus moyen de faire du nouveau, que tous les sujets sont épuisés, tous les styles ont été essayés, et mille autres choses non moins mirabolantes, ébouriffantes ou amusantes. Cependant il n'en est rien: tout homme de génie qui veut faire du nouveau, n'a qu'à se mettre à l'œuvre et travailler sans relâche, et il est sûr de ne pas échouer. En veut-on une preuve? la voici :

Il se publie, à Québec, un papier-nouvelles qui compte bientôt vingt neuf années d'existence, c'est à dire que c'est le premier journal qui ait été imprimé en Canada. Or, ce journal, qui porte dignement et fièrement le nom de *Canadien*, a eu un bon nombre de rédacteurs bien passables, tels que MM. Mc Donald et Parant; mais ces messieurs ne faisaient pas de nouveau. Ils écrivaient bien cependant; mais cela ne suffisait pas: on voulait absolument du nouveau! C'est pourquoy, on s'est mis à la recherche d'un homme dont le cerveau put enfanter incessamment, enfanter encore et enfanter toujours; c'était plus qu'un Jupiter qu'il fallait trouver!! La tâche était difficile, il faut en convenir. Que croyez-vous qu'il arriva? Qu'on ne le trouva pas?... Vous avez tort, on le trouva en chair et en os, comme vous et moi!! Cet homme résidait chez notre envieuse voisine, dans la bonne ville de Montreal.... c'était J. G. Barthe, auteur d'un magnifique ouvrage intitulé "Le Canada reconquis par la France," et publié sous le patronage de Henri de Carondelet, médecin consultant du grand empereur chinois, secrétaire d'état du grand Mogol, membre de l'académie royale de la Mantchourie, et dont la résidence habituelle est à deux cent soixante cinq lieues au-delà du pôle austral!

Pour vous donner, lecteurs, une idée de la verve étonnante de cet homme tout-à-fait extraordinaire, lisez l'article du *Canadien* de vendredi, 17 juin courant, sur la "FETE A L'UNIVERSITE-LAVAL," et vous vous croirez dans un monde nouveau où l'on parle une langue nouvelle, et vous serez abimés d'admiration.

Mais comme quelques-uns de nos lecteurs ne pourront peut-être pas se procurer ce numéro, nous allons tâcher, par quelques citations, de leur faire goûter la coupe enchantée et de leur faire comprendre quelles

délices sont réservées aux abonnés du *Canadien*.

"Elle en est sortie, (la masee d'intelligences qui composait l'assistance.) Le cœur abimé de reconnaissance et l'esprit anéanti d'admiration devant les grandes choses qui venaient de se manifester avec tant d'éclat pour la gloire comme pour l'espoir de notre pays."

"Ce n'est pas une petite condition de succès pour le Dr. La Rue.... d'avoir été mis ainsi sous les auspices de l'homme providentiel auquel il doit d'avoir aujourd'hui pu s'immatriculer dans la Faculté dont il est déjà une des espérances, comme il en a été jusqu'à présent un des disciples les plus méritants!!"

"L'Orateur eut un mot pour chacun et jusque pour ces yeux charnants qui braquaient sur lui leurs lunettes impatoyables et qu'il eut le courage d'affronter en homme habile et qui s'est mesuré déjà avec les périls d'une telle situation!!"

"Devant la modestie du Recteur nous resterons muet comme devant une vierge puisque c'est faire violence à celle àme d'élite que de lui laisser deviner des sentiments qui sont partagés partout le pays et dont M. le juge Mondelet a déjà été l'écho hier soir!!!"

Faisons halte ici, lecteurs; il ne nous est pas permis d'aller plus loin, parce que la fin serait trop éloignée du commencement. Mais ne croyez pas que nous avons tout cité le beau: ah! grand Dieu, toute notre feuille y suffirait à peine; il faudrait publier en entier cet article qui ne prend que trois colonnes et demie du *Canadiens*.

LA SAINT-JEAN BAPTISTE.

La journée de vendredi a été splendide, et Québec dès le matin présentait une air de fête inaccoutumé. Toutes les rues par où devait défiler la procession étaient richement pavoisées et bordées d'arbres verdoyants. Il est beau de voir ce jour là, l'enthousiasme qui règne parmi la population canadienne. Le petit nombre de ceux qui prennent rang dans la procession de la St. Jean Baptiste n'est pas une preuve du déclin de cette société. Non les Canadiens aiment tous leur fête nationale et il suffit de de parcourir notre ville! le 24 juin, pour s'en convaincre. Nous l'avons dit l'élément délétère de la politique a tué cette société mais le principe dont elle est l'expression sera toujours dans le cœur des Canadiens. Que l'on revienne au passé, que l'on fasse revivre les anciennes traditions qui nous ont fait si grands, et l'union renaîtra parmi nous et, nous ne verrons plus ces scènes dégoûtantes qu'engendrent les diverses nuances d'opinion politique et qui ne tendent qu'à ruiner un peuple.

La température quoique un peu chaude était magnifique et prêtait un nouvel éclat au déploiement de la fête. A 9 heures

la procession partait de la place Durham, où les diverses sections de la ville étaient venues converger. Elle défilait par la rue St. Louis où elle saluait le maire suppléant et descendait par la rue Ste. Ursule et se rendait à l'église St. Jean où une messe solennelle a été chantée. Le Révérend Père Braun y a fait un sermon très approprié à la circonstance. A midi la procession sortait de l'église et se remettait en marche pour achever son parcours. Partout on a salué son passage par des coups de fusils et des cris d'allégresse, et tous ceux qui ont pu voir cette masse mouvante d'hommes et de jeunesse en habits de fête, se porter au devant de cette procession au-dessus de laquelle brillait les insignes de notre nationalité, ont pu se convaincre que la société St. Jean-Baptiste n'est pas encore morte. Nous aimons à appuyer-là dessus, car il n'est pas impossible que notre société nationale reprenne son ascendant passé, il suffirait de faire disparaître ce qui lui a donné le coups de la mort. Alors on parviendra facilement à faire renaitre la confiance, parceque tous l'aiment dans leur cœur;

Enfin la fête s'est terminée par une soirée à laquelle on veut bien donner le nom de Concert-Promenade. C'est une bien triste fin. Nous ne comprenons pas comment Saint-Jean-Baptiste, qui est le patron de notre société, peut-être honoré par une danse; serait-ce, parce que ce saint a été lui-même la victime d'une danseuse? De plus, une fête de ce genre le vendredi est opposé à tous nos usages canadiens et catholiques. Il est pénible de le dire, mais ces prétendus concert-promenades minent la société par sa base, parce qu'ils font perdre son caractère essentiel, son caractère religieux. Quelle ironie sanglante!! Avoir pour patron un martyr de la danse et l'honorer par une danse! Nous comprenons maintenant le sens de ces paroles de M. Racine lorsqu'il annonça la messe de vendredi! "Vendredi sera chantée une grand' messe en l'honneur d'une société qui a pris pour patron St. Jean Baptiste."

LA CORPORATION.

Les affaires municipales offrent un si grand intérêt aux citoyens, que nous nous efforcerons de donner toutes les semaines, un résumé succinct des procédés de notre Conseil de ville.

SÉANCE SPÉCIALE, 17 Juin 1859.

Présentés les différents états des sommes perçues sur les marchés de Québec: Marché de la Basse-Ville, dans le mois de Mai, \$207. 55; Marché Jacques-Cartier, depuis le 1er. Mai 1858, jusqu'au 1er. Juin 1859, \$483. 82. Marché Champlain, dans le mois de Mai, \$10. 15.

Plusieurs pétitions sont présentées, entre autres une de N. Fages, écuyer, qui de-

mande une augmentation de salaire et une autre de J. Gillespie, écuyer, et autres demandant l'élargissement de la rue J. B. F. près de la douane.

Le Conseil souscrit à un exemplaire de l'Atlas de Colton."

Après de longs débats touchant la nomination d'un percepteur et d'un député-percepteur pour le havre du Palais, le Conseil s'ajourne sans avoir rien décidé définitivement.

A une séance subséquente, M. G. Audette, maire suppléant, a donné sa démission et M. Pope a été élu à sa place.

La raison qui a motivé cette démission, est que M. Audette était opposé à l'augmentation de la dette de la cité, que la majorité du Conseil voulait grossir encore.

LES BOULANGERS.

Nous lisons dans la *Guêpe* de Montréal, "Les boulangers vendent actuellement le pain ordinaire, de 6 livres, vingt huit sous et même trente sous, et le pain blanc, un chelin. D'un autre côté, ils paient le quart de fleur superfine \$6½. Ou compte dans un quart 196 livres de fleur. Ces 196 livres de fleur donnent à-peu-près 250 livres de pain, qui, à ½ le pain, font presque

	£3 0 0
Retranchons le prix de la fleur	1 12 6

Reste un profit de £1 7 6 c'est-à-dire, d'au moins 75 pour cent, ce qui est tout-à-fait injuste.

"Un profit de trente pour cent est déjà bien suffisant; c'est le plus qui doit leur être accordé.

"Au lieu donc de se vendre 28 ou même 30 sous, le pain ne se vendrait que 20 sous si les boulangers agissaient consciencieusement.

"Comme on le voit, l'abus est grave et mérite considération. Nous espérons qu'on s'en occupera sérieusement. Il nous semble qu'on devrait soumettre les boulangers à un tarif qu'ils ne pourraient enfreindre sans encourir des peines sévères.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Collaborateurs,

Comme je vois que vous aimez les correspondances privées qui vous tombent sous la main, je vous envoie celle-ci qui, je crois, est très propre à intéresser vos lecteurs: je l'ai trouvée dans la rue qu'habite le grand citoyen démocrate.

SANS GÈNE.

Québec, 22 juin, 1859.

"Mon chair à mie,

"Jeté cri pour te fère as avoir toute le nouvel qu'on a pran par icite, on parl beau cou de la guer den bas, c'es eun grosse chi-

que anne qui zont les Autre Chien aveque la Sardine va Canton panse qui se cogne assé fort pour se tuer! cé pas créquin ce monde la, gros Pierre fèsè laute jour des farces la dsu, y disè que lé francè fèsè dila soupe malésè a digéré vue que lé poà son dur a cuir ce printan, que les Autre Chien peuve poing lé digéré et que ces pour sa que yan a tan qui son mors dindi gestion. I disè tossi que la Sardine fèsè dila fricicé ô boule é que lé boule otè la péti ô z-Autre Chiens. Ces un farceux va que ce gro Pierre, je tassur que tu rirais un ta si tu te trouvè aveque lui sel lemen z-eun véyez. Ji é demande ouisque ces que la chique canne, y ma réponsus que cé dlôte quoté dila tère a peuprai dsour nous ôte, ces ben dila blague sa épi je cré que ces paran bas. cque ya dben sure, ses que les Autre Chien se son jté su la Sardine quomme des anragé épi que sa pas duré. On disè lôte jour que langueltère va vouloir tapé la France, mé que la rue scie va édé a sel site épi que langueltère va se fère cogné épi quel devindra colonie française. On serè ben, ais, si on navet pue ces butor danglais a no troussè épi que lapoléon les enpleyrè o mine de charbon pour fère marché ses esquimbôte; cé cte pôve reine victoria qui se trouvè male asson èse si el venè acouché dent lé mine, el qua cou tume dète dent un bon lite de pleume.

Je fini parsque jé cré que jva tenué, Ma fame é ben é te fèdé compliman, mé zenfan ossi; jtassur que jsu ben qu'on tan dète vnu a quaiqec, parsque jé trouvez dlouvrage enna rivan, ge charge du charbons dent un bas to, se me mè noire comme un nègre. Y en a ben qui pâtisse a steure. des compliman a ta fame é tossi a ceuse qui sinformerous de nous ôte.

Ton à mie

COLA.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Morning Post*:

"D'après un rapport récemment adressé au gouvernement, il résulte que les dépenses totales faites à l'arsenal de Woolwich, dans la fabrique des pièces d'artillerie en fer, pour les douze mois finissant le 31 mars dernier, se sont élevées à 23,581 liv. 15 ch. et 7 den. Les pièces fondues pendant le même espace de temps ont été de 2 canons de 9 quintaux; 60 de 32 quintaux et de 58; et de 184 canons de 60 quintaux et de 95. On a accepté 132 canons reconnus bons pour le service et 18 ont été rejetés après épreuve.

UN HOMME AVEC QUATRE YEUX.—Nous parlions l'autre jour d'une enfant de huit ans, qui jouit de deux têtes parfaitement conformées; il est très douteux que ce luxe capital soit aussi avantageux à la fille, lorsqu'elle sera en âge de se marier, que le sont à Karl Saul les quatre yeux dont il est propriétaire. Ceci n'est pas un conte,

quoique cela en ait l'air. Saul a trente-cinq ans et quatre yeux (sans lunettes), dont deux sont à la place ordinaire et les deux autres, sur le derrière de la tête, entre l'occiput et la nuque, le plus souvent cachés sous les cheveux.

Ce phénomène est né dans les Cinq Points, en plein New-York; il n'a jamais quitté cette ville; il ne se cache pas, et, néanmoins, nul Barnum ne s'est emparé de lui! C'est là un autre phénomène.

On conçoit qu'un homme qui a bon pied et quatre bons yeux, doit se tirer d'affaire plus facilement qu'un simple mortel. Une nuit, par exemple, Saul regagnait son logis, lorsqu'arrivé au coin de Bayard et de Baxter streets, il vit un inconnu, armé d'un poignard, courir sur lui par derrière. Le bandit faisait le moins de bruit possible, et il est probable que toute autre personne que Karl fût tombée sous son arme; mais notre homme, qui le voyait venir sans avoir besoin de tourner la tête, le laissa approcher; seulement, quand il vit l'assassin lever son arme, il lui donna gravement, à la manière siamoise, une ruade qui l'envoya rouler dans le ruisseau. L'individu fut d'autant plus étonné de cet échec imprévu, qu'il ne s'attendait nullement à cette rencontre entre quatre yeux.

Le comble de la sagesse est, dit-on, de pouvoir se garantir d'une femme par devant, d'un cheval par derrière et d'un escroc à côté. Karl Saul peut faire tout cela à la fois; s'il joue, il surveille en même temps ses partenaires et les compères qu'ils peuvent avoir postés derrière lui pour lui indiquer par signes les cartes qu'il a en mains; en société, nul ne peut lui faire la nique à son insu ou lui attacher une queue de papier à la basque de son habit; dans la rue, il lit toutes les enseignes devant et derrière lui, comme un vrai clairvoyant, voit venir les omnibus qui pourraient l'écraser, et ne va jamais donner en plein contre un passant, comme ces imbéciles qui tournent la tête en marchant, pour jeter un dernier regard d'admiration sur une jolie femme.

Il n'est pas surprenant qu'avec de tels avantages, Karl Saul ait bien réussi dans ses entreprises; aussi a-t-il acquis par son industrie une très honnête aisance. Néanmoins, des souvenirs d'enfance le retiennent toujours dans l'horrible Baxter street, où il demeure chez une femme, Jane Mac Gowan. Celle-ci, d'après le dictionnaire d'adresses, doit percher à l'un des numéros 60, 68, 69, ou 97. — *Courrier des E. U.*

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.